

Note succincte sur l'histoire de la figure du pauvre

Pour situer le texte: *Ce court texte est extrait d'un texte plus ample originellement destiné au séminaire La clinique, l'institutionnel et le politique, qui est l'une des activités de l'association Penser en institution, penser l'institution (<https://penser-en-institution.org>), et qui cherche à explorer les réponses possibles à l'irruption cataclysmique de la « folie gestionnaire » dans les institutions.*

Il théorise la résurgence de l'ancienne figure du pauvre, pratiquement reléguée aux oubliettes de l'histoire pendant les « trente glorieuses », avec une fonction idéologique diamétralement opposée, celle d'un symbole de l'impuissance des sociétés néo-industrielles à tenir la gageure d'une « régulation parfaite » des retombées socialement insupportables de leur modèle économique.

Mots-clés: **pauvre, charité, oisiveté, philanthropie, infortuné, libéralisme, système assurantiel, welfare state, nouveaux pauvres, crises chronicisées**

N. B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.

2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Les n°s de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne.

La figure du pauvre a longtemps tenu la place d'objet corrélatif de la charité, c'est-à-dire que c'est la charité qui le définissait, comme l'objet dont elle avait besoin pour s'appliquer. Mais le couple charité/pauvre a radicalement changé de nature. Objet sacralisé dans le contexte que je nomme « féodal-rural ^① », le pauvre y est le représentant de Dieu, parce que la charité est un rapport personnel à Dieu. À l'âge classique, lorsque triomphe la société bourgeoise, la charité est devenue un impératif moral, lui-même réinterprété, parce que la société bourgeoise est infiltrée d'idéologie marchande, comme un calcul rationnel. En l'occurrence un investissement judicieux sur le long terme : le très long terme même puisqu'il s'agissait de l'éternité. "Qui donne aux pauvres prête à Dieu"

— un excellent raisonnement économique. Faire la charité aux pauvres était donc une sorte de police d'assurance sur le salut éternel.

Mais cette vision du monde était indissociable d'un autre précepte, qui est que l'oisiveté est la mère de tous les vices. La société de la moralité rationnelle est aussi celle qui fait du travail le fondement de la vie sociale. Ceux qui ont lu *l'Histoire de la Folie* de Foucault savent que la figure du fou au 17^e siècle ne s'individue que dans une lecture rétrospective : le fou est pris dans la grande foule des oisifs qui menacent l'ordre social par leur oisiveté même. Le pauvre pour sa part se clive donc en un « bon pauvre », paradigme du manque, qui donne l'occasion de montrer sa vertu chrétienne, et le « mauvais pauvre », qui n'est qu'un parasite paresseux.

La laïcisation au cours des 18^e et 19^e siècles de cette vision du monde n'en change pas fondamentalement la nature – la vraie coupure a eu lieu deux siècles plutôt, quand le sacré a laissé la place à la moralité rationnelle. Seul détail, le salut éternel peut être remplacé terme pour terme par une conception kantienne (enfin, Kant ne la produit pas, il vient à point dans l'histoire pour lui donner une formulation) dans laquelle l'objet de ce qui se nomme dès lors philanthropie est l'Homme dans sa généralité abstraite, dont les hommes concrets, qui qu'ils soient, sont des représentants. Que le pauvre (entre autres) représente l'Humanité au lieu de Dieu ne change pas grand'chose à son statut.

Il est d'ailleurs fondu dans la catégorie plus large des "infortunés". Que la fortune, qui signifie au départ la chance, bonne ou mauvaise, en soit venue à désigner l'opulence financière est éminemment significatif. Elle dénote une contradiction entre l'idée qu'elle est la récompense naturelle du travail et du "mérite", et celle qu'elle est le produit d'une vaste loterie. "Toi aujourd'hui, moi demain"... la philanthropie fonctionne comme une sorte de mutualisation des risques. Ces repères idéologiques sont aujourd'hui encore très présents dans le discours de la droite « libérale ». Sauf que la mutualisation face à la malchance n'est plus métaphorique, elle a pris la figure d'un monumental système économique, incluant ce qu'on appelle « l'assurance », la « mutualité », la « sécurité sociale », et la « redistribution » dans le cadre d'une politique sociale.

Dans les trente glorieuses, le mot "pauvre" ne subsistait que comme une survivance d'un regard social dépassé ; justement du fait de la socialisation généralisée du système assurantiel, dans le cadre du *welfare state*. Il avait été remplacé par des euphémismes, comme "économiquement faible". Il a repris du service avec la crise issue du premier choc pétrolier (on parlait alors des « nouveaux pauvres »). Il devient alors l'emblème des limites du *welfare state*.

Cette crise du milieu des années 70 s'est révélée dans l'après-coup bien plus structurelle. Elle n'a pratiquement jamais cessé, malgré quelques brèves éclaircies, dans les sociétés qu'on disait "développées", c'est-à-dire celles qui avaient le monopole de l'industrialisation – produisant un phénomène bien caractéristique de la société contemporaine, celui des « crises chronicisées », l'oxymore témoignant de la complexité devenue non maîtrisable des processus économiques et sociaux.

Il a été de longues années associé à l'explosion du chômage, ou plutôt à sa dilution dans une généralisation du sous-emploi : celles des "sociétés développées" que d'aucuns enviaient pour leur faible taux de chômage étaient celles qui reposaient sur une masse d'emplois précaires et mal payés). Mais même les phases de retour en direction du plein emploi ne changent rien au fond : le fait que le signifiant « précarité » redouble désormais celui de pauvreté confirme que le pauvre, qui avait toujours été partie intégrante, voire nécessaire, du paysage social, est devenu un caillou dans la chaussure, le symbole gênant de l'incapacité, devenue générale, de l'économie libérale, à tenir sa promesse de générer des mécanismes de régulation parfaits corrigeant celles de ses retombées sociales qu'elle n'est pas en mesure de justifier.

Il aurait été intéressant d'analyser ici la notion de « seuil de pauvreté », communément utilisée pour mettre en lumière les situations réputées inadmissibles, qui fait l'objet à l'échelle internationale de nombreuses définitions et de nombreux modes de calcul, traduisant la quasi-impossibilité de raccorder l'évaluation subjective de l'intolérabilité, et la prétention à une détermination « objective » de celle-ci.

